

## **W : When**

En 1958 ou 1959 j'ai quatre ou cinq ans, mes sœurs écoutent *When*, par les Kalin Twins.

La pochette du quarante-cinq tours est noire, avec le mot *when* écrit dessus en majuscules de couleurs, vert, rouge, bleu, jaune, une couleur par lettre, heureusement que le mot ne compte que quatre lettres. Quelles couleurs auraient-ils ajoutées si le titre de la chanson avait compté par exemple cinq ou six lettres. L'orange ou le violet auraient complètement gâché l'effet, ce sont des couleurs oscillantes, pas franches, nuancées, tandis que le vert, le rouge, le bleu, le jaune, juxtaposés et dans cet ordre, ça fait un mot brutal, direct, à émettre dans un seul souffle, d'autant plus clair que les quatre couleurs jurent. Je ne sais d'ailleurs pas ce que veut dire ce mot. Je reconnais tout juste

les lettres, à cette époque. Aujourd'hui je sais que les Kalin Twins étaient jumeaux, qu'ils s'appelaient Herbie et Harold, que *When* a été leur unique succès et qu'ils sont morts. Sur YouTube je les ai vus chanter tous deux ce *When* unique, l'air niais, en veste de smoking et cravate, les cheveux gominés, faisant en permanence des mouvements compliqués des bras en claquant des doigts. Un spectacle saisissant, on dirait que l'image est le résultat d'un trucage et qu'un unique Kalin chante seul avec lui-même. Alors qu'en fait ils sont deux, deux cravates, deux vestes, deux airs niais, quatre mains virevoltant, vingt doigts, dont douze claquant, trois par main, six par personne.

Mes sœurs ne sont pas jumelles, bien au contraire, elles sont symétriques, un phénomène stupéfiant, mes parents ne cessent de le dire. On ne peut pas rêver, soupirent-ils, créatures plus antithétiques, alternatives, complémentaires, c'est le jour et la nuit, l'eau et le feu, le zist et le zest. Autant l'une est brune, sérieuse, un peu casse-pieds, autant l'autre a le teint clair, l'œil bleu, l'humeur fantasque. Généreuse, elle te donnerait sa chemise sans hésiter, tandis que sa sœur sait compter, à ses yeux un sou est un sou. Pas comme l'autre, panier percé, bonheur du jour, instant qui passe, sans souci, toujours gaie, elle te met tout le monde dans sa poche. Alors que l'une, bûcheuse, entêtée, consciencieuse voire angoissée, tu peux compter sur elle, ça oui, mais le revers de la médaille, c'est qu'elle n'est pas franchement marrante. L'autre, très entourée, des amis, le cœur sur la main, l'une fidèle et même un peu lourde, concentrée tout entière sur une

personne à la fois. L'autre, douée pour tout, mais changeant d'idée comme de chemise, c'est sans doute pour cela qu'elle te donnerait cette chemise sans problème, elle en a toujours une autre sous la main, et le cœur dessus. L'une, au contraire, creusant son sillon sans lever le front, laborieuse, cramponnée des deux mains à la charrue, elle a du mal mais du mérite. L'autre, morte à présent, comme les Kalin Twins. L'une, toujours vivante, décidément elles n'auront jamais pu s'entendre.

Ce qui n'empêche pas qu'en 1958 ou 59 elles partagent la même chambre dans l'appartement de mes parents et écoutent toutes les deux *When*. Parfois, je leur rends visite dans cette chambre et je l'écoute aussi, il arrive même que l'une d'elles, devinez laquelle, essaie de m'apprendre à danser le rock and roll sur les nasillements des deux niais Herbie and Harold. Mais à l'époque je ne sais pas qu'ils sont niais, je ne sais même pas qu'ils sont jumeaux, ni ce qu'ils disent, je sais seulement qu'ils sont tous deux américains. Quand je demande qui chante, mes sœurs me disent, l'une ou l'autre, des garçons, des Américains. Ces nasillements, c'est une autre langue, de l'américain. Il existe donc d'autres langues. Comment ces sons nasillards peuvent-ils être une langue et vouloir dire quelque chose, alors qu'ils ne composent en gros qu'un unique son, que le mot *when* à peu près résume. Je n'entends, du début à la fin de la chanson, qu'une syllabe grinçante et à peine variée, èn, ènd, dèn, tèn, zèn, wèn.

Même le w est une lettre exotique. On ne la voit guère que dans *wagon*, un mot que je sais reconnaître. Je ne sais pas que les garçons Kalin sont jumeaux mais je vois que la première lettre du mot qui s'étale sur leur pochette, la verte, est jumelle, elle, une lettre double, la seule de l'alphabet. En écoutant cette musique niaise, crissante et excitante, quand je ne danse pas avec ma sœur je contemple les quatre lettres dont les couleurs hurlent sur la pochette. Spécialement la première lettre. Sa double échancrure verte, qui se répète en s'inversant, l'ouvre sur le fond noir dans toutes les directions, elle semble la trace d'un mouvement qui la projetterait hors d'elle-même vers des espaces inconnus. Les autres lettres, par contagion, suivent ce mouvement, entraînées par cette première lettre vers ces espaces. Pendant que le disque passe, la chambre de mes sœurs et, derrière, toutes les pièces de l'appartement et moi dedans nous ébranlons comme un train avec tous ses wagons en direction d'un autre monde, où l'on parle une langue qui fait un bruit de métal rouillé. Quel monde. L'Amérique, pour moi, ça ne veut pas encore dire grand-chose, en 1958 ou 59. Il y a bien les cow-boys mais on ne voit pas le rapport avec les Kalin Twins. Même avec les gangsters de *Tintin en Amérique*, on ne voit pas. Il n'y a encore rien, pas d'image, des signes colorés qu'on ne peut pas encore déchiffrer ouvrent des perspectives pour l'instant complètement aveugles sur le vide, et c'est agaçant, cette excitation dont on ne sait pas à quoi elle rime, pure ivresse de l'ouverture, de l'échancrure.

Plus pour longtemps. Bientôt ces perspectives vont se préciser, se peupler, les images surgiront sous peu du fond noir et déferleront, lumineuses, en Technicolor bien gueulard, le son aussi, à ne plus savoir où donner de la tête. Mais pas pour l'instant. Pour l'instant, la seule chose claire, c'est que la chambre de mes sœurs livre passage, le temps du disque, à quelque chose qui est tout le contraire du reste de l'appartement de mes parents. À quoi. Qu'y a-t-il, à l'époque, en dehors de l'enfance et des objets familiers, de l'appartement des parents avec ses tapis bien connus, ses tableaux, ses livres recouverts de papier cristal un peu jauni, son poste de radio dont le dessus se soulève et révèle un tourne-disque. Quand le disque tourne sur leur électrophone, il est clair que la chambre de mes sœurs, qui font du hula-hoop, portent des jupes Guatemala, fument des Kool menthol et lisent des livres de poche, est un sas entre l'appartement proprement dit et un dehors dont on ne voit pas ce qu'il peut être, mais dont on se rend bien compte qu'il n'a rien de commun avec ce qu'on connaît. Un prolongement antithétique, inimaginable, un ailleurs ou un avenir pour l'instant complètement obscur.

Et, du coup, cet avenir devient l'avenir. Il est tout noir pour le moment mais on sent qu'il est sur le point d'arriver, qu'on est au bord et que bientôt, quand, when, that is the question, mais tout à fait incessamment, on sautera le pas. Pour le moment, on se tient encore à l'entrée, rien n'a eu lieu, personne n'est mort, ni les parents, ni les

Kalin Twins, ni la sœur la plus marrante. Avec elle on danse encore le rock sur le seuil coloré du monde, la porte à double vantail grince.

Pierre Ahnne